

hautes branches sur la cime prochaine. Près des grandes fougères, les arbres sont de véritables colosses, les orchidées plus nombreuses croissent à la fourche des branches, les feuilles d'éléphantus se font encore plus larges, la mousse se montre plus douce et plus verte.

Après Oulegga, la culture est si développée, que nous ne nous rendons pas tout à fait compte du changement de région. Mais à Mtsora, le contraste s'impose. Vers le nord-ouest s'étend une plaine herbeuse, aux tons bruns, répétition exacte de celle qui enveloppe la pointe sud du lac Albert. A la voir si plate, il semble que les eaux viennent de l'abandonner. Nous suivons jusqu'à Mouhamba le rebord de cette ancienne extrémité septentrionale du Nyanza méridional et traversons l'éperon montagneux de Sangoué-Mirembé, afin d'éviter le long circuit du sentier qui le contourne. A mesure que nous nous élevons, le changement survenu dans la vallée et sur les pentes du Rouvenzori nous frappe davantage. Sur les vallonnements et les collines, la vie exubérante et gonflée de sève, les bananiers sauvages et les merveilleuses fougères, les épaisses forêts revêtant les gorges et les contreforts, ont fait place à de verts tapis d'herbe savoureuse ondulant au souffle léger de la brise. Ce fut un ravissement, et nous ne nous lassions pas de bénir la fortune qui nous délivrait de l'atmosphère étouffante pour emplir nos poitrines de cet air vivifiant.

Mais deux jours de marche apportent une modification nouvelle. Nous sommes dans un climat plus sec. Le paysage de cette région comparativement sans pluie semble comme usé, écorché par places; l'herbe perd sève et saveur; les collines se teignent en couleur brique; çà et là, un arbre rabougri étend avec effort ses branches ridées et tordues, au triste feuillage vert olive. Les incendies annuels de la savane font disparaître le meilleur de la terre, et les pluies périodiques ne suffisent plus pour activer la végétation. De ces pentes dénudées qui constituent le flanc méridional du Rouvenzori, la plaine s'étend jusqu'au lac Albert-Édouard, morose, déserte et déboisée. Seuls des arbres à gomme, comme l'acacia et une herbe laiteuse, de rigides euphorbes noirs, croissent sur ce sol maigre et saturé de sel.

En résumé, les côtés sud et sud-ouest du Rouvenzori ont leurs saisons alternatives de pluie et de sécheresse, tandis que

les côtés ouest et nord-ouest, baignés d'humidité et mouillés d'averses presque quotidiennes, jouissent d'un éternel printemps et renouvellent sans cesse leur verdure. Dans la saison sèche, il ne se peut imaginer de plus frappant contraste qu'entre ces deux images de la jeunesse et de la décrépitude.

Je ne puis contempler un antique monument, une pyramide ou un sphinx de la vieille Égypte, le Parthénon, le temple du Soleil à Palmyre, le palais de Persépolis ou même un donjon d'Angleterre, sans éprouver une émotion intime et religieuse. L'aspect vénérable dont le temps les a revêtus, leurs relations avec des hommes depuis longtemps perdus dans la poussière, ces architectes et ces antiques habitants depuis longtemps oubliés, tout commande le respect et la sympathie. Leur histoire nous prend aux entrailles, leur durée éveille comme un sentiment d'orgueil, car ce sont de simples mortels, ce sont des nôtres, qui ont édifié sur leur base ces constructions dont le temps n'a pu venir à bout. Mais combien plus élevé et plus puissant le saisissement produit par la vue de ce Rouvenzori, vieux de tant de millions de siècles! Quand je songe au temps qu'il a fallu aux neiges fondues pour sculpter dans les roches des sommets ces gorges profondes de plusieurs centaines de mètres, pour former, des débris de ses pentes, la vallée de la Semliki et les plaines des deux Nyanza, je reste éperdu devant l'incommensurable, l'effrayante masse des âges écoulés depuis que le Rouvenzori se dressa debout, témoin solennel de Celui dont nous entendons la voix: « Où étais-tu quand furent posés les fondements de la terre? Réponds, si tu as de l'intelligence! » Mais si je suis saisi de respect et de crainte, j'éprouve en même temps l'invincible et douce confiance qu'il est bon pour moi d'avoir vu ce que j'ai vu.

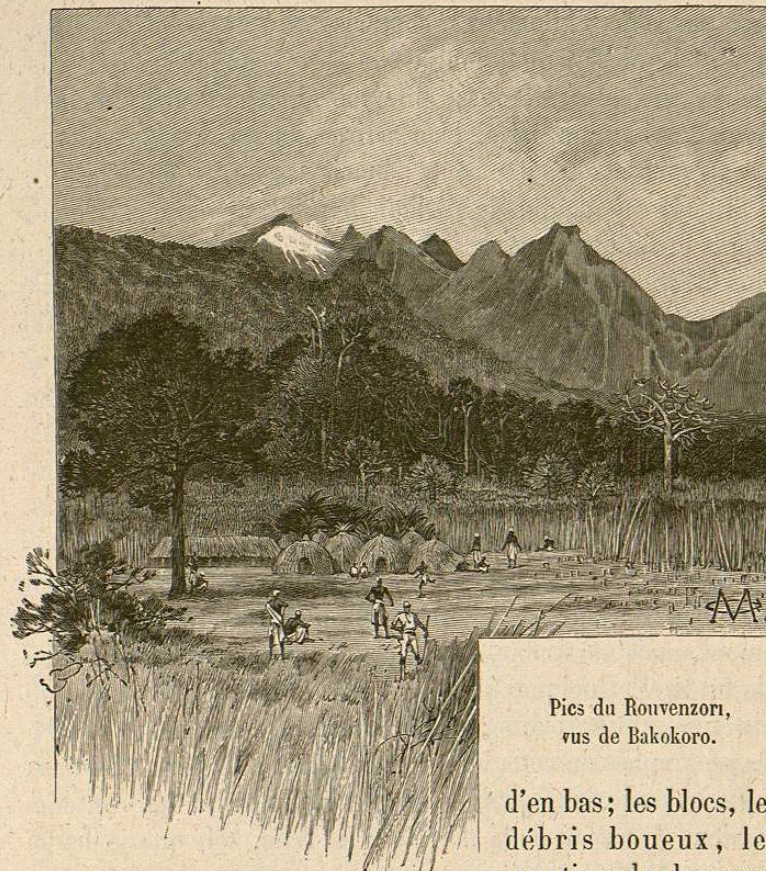
Un autre sentiment nous envahit à la pensée que ce sombre coin de terre, perdu dans le brouillard, couvert de mystère et d'obscurité, cachait un géant bienfaisant, une montagne dont les neiges ont goutte à goutte abreuvé pendant cinquante siècles les peuples de l'Égypte. Imaginez quel Dieu ces primitifs, au sentiment religieux si intense, ont dû faire de cette montagne qui, de si loin, gonflait les eaux du Nil, leur fleuve généreux et sacré! En regardant cette veine d'argent sinueuse

par laquelle il fuit gaiement pour infuser là-bas, à 6 ou 7 000 kilomètres de sa source, la vie à l'Égypte des Pyramides, ma pensée y voit s'agiter les foules d'affairés ou de flâneurs, Arabes, Coptes, Fellahs, Nègres, Turcs, Grecs, Italiens, Français, Anglais, Allemands et Américains, et nous éprouvons un sentiment de fierté bien pardonnable à leur dire aujourd'hui, pour la première fois : « Le doux breuvage qui vous désaltère et dont vous célébrez si souvent les vertus, ce sont les vastes et profonds champs de neige du Rouvenzori ou Rououendjoura, c'est le « Roi des Nuages » qui vous le donne !

Bien que le point le plus rapproché du massif central fût encore à 13 kilomètres à vol d'oiseau, une bonne lunette et quelques heures de temps clair nous permirent de bien l'étudier. Du village de Bakokoro surtout, je compris la raison de la faible quantité de neige retenue sur les pentes. Comme on le voit par les profils obtenus, la ligne de sommet est coupée en un grand nombre de casques triangulaires, de crêtes évidées en forme de selle. Vu séparément, chaque casque reproduit, en miniature, la chaîne entière, telle que l'ont crételée les siècles, météores, vents, pluies, gelées ou neiges ; et chaque face du massif elle-même décalque l'innombrable fourmillement de cimes et de dents, si caractéristiques de la fière montagne dont nous contemplons les détails. La plupart de ces heaumes sont à pans tellement raides, qu'en dépit des incessantes averses, c'est à peine s'il reste quelque neige sur la déclivité. Mais cent mètres plus bas, la pente se relève de façon à retenir les frimas, qui s'amassent en vastes champs ; au-dessous un second précipice montre la ligne brun rouge de rancarrèdes à pic ; en bas s'étend une autre terrasse neigeuse, interrompue de distance en distance par les saillies des talus : ce sont là ces taches brunes que nous avons observées si souvent. Dans une de nos photographies, prises de Karimi, on peut voir à 900 mètres du sommet une grande étendue blanche sur laquelle pointent de nombreux îlots de teinte foncée.

La raideur et la nudité des casques, l'escarpement des parois, les gelées et les orages, ont bien vite fait de désagréger les cimes. Les fragments de roches, les pierres, les débris s'écroutent sur les champs de neige. Sous l'influence du dé-

gel, toute la masse, minée en dessous par les eaux filtrant goutte à goutte, glisse lentement sur le lit rocheux et s'achemine vers la vallée. A mesure qu'elle descend, la masse neigeuse accentue son mouvement ; elle arrive enfin dans la région des chaleurs équatoriales. La séparation s'opère : une partie de la neige se perd dans les vapeurs chaudes qui montent



Pics du Rouvenzori,
vus de Bakokoro.

d'en bas ; les blocs, les débris boueux, les quartiers de glace rou-

lent dans la vallée, jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par quelque obstacle.

Parfois ces énormes champs de détritits, de neige et de glace, poussés par la terrible force qu'elles acquièrent dans leur chute, vont frapper le talus opposé, et, comme un immense bélier, déterminent de formidables glissements. D'énormes pans de forêt, couvrant les pentes des innombrables éperons de la grande montagne, sont ainsi descendus, avec le sol qui les nourrissait, dans la vallée de la Semliki. Nous l'avions

déjà remarqué à l'endroit où la Rami-Loulou sort de sa cluse.

Entre Ougarama et Boukoko, nous avons vu un terrain très fertile en melons, courges, canne à sucre et millet. Dans le sous-sol, composé de sable et de gravier mêlé à une riche marne noire, un grand nombre de blocs à demi ensevelis nous semblèrent une preuve irréfutable de l'influence des glaciers dans les catastrophes dont cette région a été le théâtre. L'espace, large de 5 kilomètres, compris entre Boukoko et la montagne, et qui s'étend le long de sa base pendant 9 ou 10 kilomètres, nous paraît aussi une moraine analogue; mais la désagrégation y a été si bien activée par de longues pluies, que la surface offre une pente adoucie assez régulière.

Si nous considérons la périodicité probable de ces accidents depuis le soulèvement de la grande chaîne, si nous réfléchissons à l'importance de l'affaissement qui créa le profond golfe occupé aujourd'hui par le lac Albert, la vallée de la Semliki et l'Albert-Édouard-Nyanza, nous ne nous étonnons pas que le Rouvenzori ne soit plus que le squelette de ce qu'il fut jadis. « Tu es poudre et tu retourneras en poudre. » Sa tête a perdu plusieurs fleurons de sa couronne, ses épaules se sont affaissées; des torrents sans nombre ont déchiré ses flancs, ses côtes se dessinent sous leur vêtement de forêts; tout nous dit les combats qu'il a soutenus, les luttes qui l'ont usé depuis le jour où il jaillit comme au travers du feu. Lentement, mais sûrement, la montagne redescend à la place d'où elle fut tirée. Quelques siècles encore, et le lac Albert-Édouard sera une grande plaine; puis viendra le tour du lac Albert. Les géographes de cette lointaine époque se frotteront les yeux en découvrant dans quelque vieille bibliothèque les contours des deux Nyanza et de la vallée qui les relie, tels que je les ai tracés en 1889.

Le plus souvent, aux premières lueurs du matin, nous voyons se profiler au-dessus de nous une masse noire, solennelle, effrayante, aux sommets perdus dans une indéfinie clarté. Mais, comme le jour paraît à l'orient, changeant en or le gris pâle de l'aube, de petits nuages blancs mettent déjà leur trait léger sur les cimes, et d'en bas, à la dérobée, s'élève une longue ligne de vapeurs floconneuses qui s'insinuent dans les gorges, se glissent dans les fissures et, poussées par le courant d'air, montent en volutes arrondies le long des pentes sinueuses,

toujours plus pressées, toujours plus compactes et toujours différentes. Des tourbillons s'en détachent à droite et à gauche, appelant à eux les vapeurs égarées, échappées l'une après l'autre des profondes retraites de l'abîme. Leur traîne sinueuse a déjà caché les contreforts. Maintenant, elles sortent de chaque brèche, de chaque anfractuosité de la pente et se rangent en bataille comme pour rallier le banc de vapeurs blanches, immobile et déjà immense, qui les attend sur les sommets. A ce moment, elles passent dans la zone d'attraction de l'air des altitudes; leurs mouvements sont plus rapides, leurs caprices plus soudains; des ravins supérieurs les légions nouvelles s'élancent, rejoignent l'armée; le principal corps prend hardiment la tête et conduit à l'assaut du ciel.

Le soleil s'est levé; depuis un quart d'heure il brille à l'orient et ses premiers rayons, frappant les champs de neige, en ont fait jaillir la splendeur. Joyeux, à pleins arcs-en-ciel, il jette des teintes irisées, brode les contours, festonne les crêtes. Le brouillard monte toujours, épais et formidable; son avant-garde atteint la neige et rivalise avec elle de blancheur; frappée en face par les clairs et brillants rayons, elle la dépasse même en éclat et en beauté. Une seconde plus tard, la neige a disparu et, victorieuse, triomphante, la nuée chevauche sur les frontons empourprés de la cime.

Mais, en bas, l'officine travaille toujours. Avec une force décuplée par le soleil, la cuve fumante de la vallée enfante de minute en minute une armée nouvelle qui, recueillant sur son passage les traîneurs restés sur les pentes, renforce les masses supérieures. C'en est fait: les vapeurs blanches et finement colorées qui voilaient les orgueilleux sommets sont elles-mêmes vaincues; elles ne sont plus que des débris informes dont la teinte plombée, toujours assombrie par de nouveaux apports, se change insensiblement en un noir d'encre, précurseur des orages. Généralement, les cimes restent ainsi cachées toute la journée, souvent même jusqu'à une heure avancée de la nuit. Mais, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le nuage est balayé et, l'un après l'autre, crêtes, pics, épaulements et champs de neige émergent en pleine gloire, et nous contemplons une fois de plus notre Rouvenzori avant que la nuit tombe et le recouvre d'un manteau plus noir encore.

Ces trop rapides échappées sur le Roi des Nuées, comme

les Ouakondjou appellent leur montagne, donnent au spectateur un avant-goût des splendeurs célestes. J'ai toujours observé le même ravissement sur les visages, blancs ou noirs, lorsque, les yeux levés vers ces sommets, demeures du froid et de la sérénité, au-dessus de l'atteinte des mortels, saintement paisibles et purs, chacun demeurerait muet en un si ardent désir d'exprimer l'admiration, que la parole manquait aux lèvres! Quel étrange contraste entre cette région des lacs, à la température torride, aux plantes gonflées de sève, à l'éternelle verdure, avec sa sauvagerie, ses cris de guerre, ses ruisseaux de sang, et ce fier monarque des monts, enveloppé de son manteau de neige, entouré de sommets innombrables et sombres prosternés en adoration devant le trône du dominateur sur le visage pâle et glacé duquel est écrit : « Infini! Éternité! »

Ces minutes d'intense ravissement contribuent plus que toute autre chose à détourner l'esprit de ce qui est bas et mesquin. Détachés de ce qui nous retenait à la terre, en face de ces hauteurs inaccessibles, de cette majesté suprême, de cette image de l'Éternel, il nous faut admirer avec respect, adorer en silence. Jamais l'homme ne se sent fait pour le ciel comme en ces heures bénies où, tout violent et dédaigneux qu'il soit dans la vie quotidienne, il redevient un enfant rempli d'étonnement et de crainte devant ce qui lui a révélé le sublime et le divin.

Notre voyage nous avait laissés jusqu'à ce jour étrangers aux impressions de cette nature. En dehors des heures de sommeil ou de veille, nos jours avaient été absorbés par l'impérieuse nécessité du moment, par les soucis d'une vigilance et d'une prévoyance incessantes. Sans doute nous avions été émus par la vue du mont Pisgah, par le spectacle de la forêt sans limites; nous avions été exaltés jusqu'au délire lorsque, après cinq mois d'emprisonnement dans la profondeur des forêts sauvages, nous foulions de nouveau l'herbe moelleuse, nous promenions nos regards sur les campagnes ouvertes, les vallées fécondes, les collines aux formes variées, les plaines vallonnées où l'herbe haute et drue semblait courir folle de bonheur, et sauter devant la fraîche brise; nous avions admiré les vastes contours et la surface argentée du lac Albert, goûté

une joie délicieuse à songer que nos labeurs incessants nous avaient enfin amenés au terme du voyage. Mais ce désir et cet acte involontaire d'adoration, cette émotion poignante et religieuse, nous ne l'avons éprouvée que lorsque, levant les yeux, nous aperçûmes en plein ciel, inaccessible, inviolable comme les murailles d'un palais céleste, les crêtes, les cimes et le sein de neige du Rouvenzori.